



Michel Bugnon-Mordant

Le Secret du céladon

Roman d'aventures



Picquier poche

Extrait de la publication

Michel BUGNON-MORDANT

*Le Secret
du céladon*



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

- © 2008, Editions Philippe Picquier
Tous droits réservés
© 2013, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0916-2

ISSN : 1251-6007

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

J'ai tenté, dans le récit qui va suivre, de rester fidèle à l'esprit de la narration traditionnelle chinoise, telle qu'elle se manifestait autrefois, ainsi qu'à la trame originelle. Il serait injuste de juger l'un et l'autre à l'aune de notre époque. La simplicité du parcours narratif, l'usage du merveilleux, l'irruption d'une certaine candeur font partie du genre. Il en résulte une fraîcheur, une manière directe de raconter qui s'accommodent mal du rationalisme froid du XXI^e siècle occidental. Il convient de s'en abstraire pour goûter tout le plaisir d'une histoire sans apprêt.

Wang Chun sortit de chez lui accompagné d'un seul domestique. Il avait fait seller son plus beau cheval et, vêtu de noir et de pourpre, il s'était engagé sur la route qui menait au fleuve.

En cette matinée de printemps, les quartiers ouest de Kaifeng luisaient au soleil. L'air était doux, la nature exultait, la poussière des chemins, poudre d'or tombée du ciel, jaunissait les buissons. Ses grands livres rangés dans leurs tiroirs, ses commis renvoyés chez eux, sa fille unique occupée à sa leçon de chant, Wang Chun se sentait d'humeur badine.

C'était là un trait qui ne lui était pas coutumier. On lui connaissait davantage une physiologie sévère et sombre, que soulignaient des yeux noirs, inquisiteurs et vifs. Toujours prompt à découvrir chez les autres une faute ou un manque, il répandait là où il passait une impression de malaise longue à se dissiper.

Sa réussite en affaires avait été aussi brusque que totale.

Lieu économique stratégique de la Chine des Song, Kaifeng ouvrait à qui avait le commerce dans le sang des possibilités infinies. Située à l'embouchure du Grand Canal, la ville symbolisait la richesse, le cosmopolitisme, la fièvre de ces cités marquées par les échanges. Le fondateur de la nouvelle dynastie impériale s'était détourné de l'art militaire ; il avait montré sa préférence pour le *wen*, principe axé sur l'ingéniosité des acteurs de la société civile, la culture, le bien commun, la littérature. Pour peu que l'on fît preuve de loyauté envers le régime, que l'on manifestât les vertus essentielles et que l'on témoignât de sa volonté opiniâtre de réussir, les portes s'ouvraient, quelles que fussent son origine ou sa situation de famille.

Wang Chun était précisément de cette trempe d'homme à s'être bâti, en dépit de son origine modeste, une réputation de commerçant impeccable, dont la réussite fulgurante avait couronné les indéniables et éclatants mérites.

Ponctuel, travailleur, intelligent, courageux, inventif, il avait érigé en un peu moins d'une décennie un ensemble qui comprenait, outre un centre administratif unique chargé des achats, des ateliers, des magasins, des échoppes, une banque. Il possédait à Kaifeng une demeure vaste et superbe, entourée d'un parc gigantesque clos de murailles, qui l'abritait des regards et des importunités. De là, levé tous les matins avant l'aube, il contrôlait ses affaires, dirigeait ses succursales, régenterait ses

gens tel un général à la bataille. D'un homme de guerre, il manifestait d'ailleurs les traits essentiels : impitoyable, il traitait ses affaires ainsi que l'on bouscule un corps d'armée. Rien ne résistait à sa volonté farouche, à ses calculs ingénieux et précis, à la rigueur de sa démarche.

La seule faille humaine dans cet homme de fer était sa fille.

Il lui avait donné le nom de Précieuse. A ses yeux, en effet, elle l'était : absolument, farouchement. Pour elle, il eût tout sacrifié. Elle était l'image de sa mère, morte quand Précieuse était une toute petite fille. Wang Chun avait aimé son épouse avec passion. Quiconque n'avait de lui qu'une connaissance superficielle, eût été surpris d'apprendre à quel point il avait tombé le masque devant cette femme belle et admirable que la mort lui avait enlevée. Tout son amour, Wang Chun l'avait reporté sur Précieuse, et c'était à elle qu'il songeait, ce matin-là, tandis qu'il trottait le long du fleuve.

Parvenu au pont Tian-han, il arrêta son cheval pour admirer le paysage. Son serviteur tenait l'animal par la bride et le maître, tantôt dressé sur les étriers, tantôt paisiblement assis, observait l'horizon, glissait son regard sur les prés et les vergers, lançait son imagination au fil de l'eau ou s'abandonnait un instant au spectacle d'un pêcheur.

Perdu dans sa contemplation, il saisit soudain des paroles qu'échangeaient trois hommes assis non loin de lui.

C'étaient de ces gens qui parcourent la Chine à pied, vendant ici des amulettes, là des habits, ailleurs des recueils de proverbes. Traînant un petit coffre contenant leurs hardes, à la main un long bâton, ils avaient fait halte sous un arbre pour reprendre souffle avant de rentrer chez eux.

Natifs de Kaifeng, ils connaissaient Wang Chun.

— Tu as vu ça ? dit l'un d'eux. Pendant que le pauvre gendre parcourt la ville et les champs pour vendre de l'eau, le beau-père se promène à cheval et se tourne les pouces.

— Oui, répondit un deuxième, il n'y a pas de justice sur terre.

— Ni au ciel, enchaîna le premier. Bien que ce soit le même ciel partout, il permet que d'un côté il pleuve et que de l'autre luise le soleil.

Wang Chun était habitué aux critiques. Une réussite comme la sienne, il en était conscient, suscite jalousie et ressentiment. Il considérait cela comme un fait d'évidence, aussi inhérent à la nature des hommes que la neige accompagnant l'hiver ou la fièvre les maladies infectieuses.

Néanmoins, l'allusion à celui qu'il avait longtemps considéré comme son gendre crispa son visage fermé. Scrutant le paysage, il remarqua près du pont une silhouette. Il s'agissait de l'un de ces personnages, paysan sans travail ou vagabond affamé, qui, ne trouvant d'autre solution pour ne pas crever de faim, s'engageait pour un temps auprès d'un marchand d'eau, propriétaire d'un

puits, et parcourait la région, transportant sur son dos une palanche, faite de deux grandes vasques de bois suspendues à chaque extrémité d'une perche souple. Il reconnut, effectivement, dans ce jeune homme en haillons, courbé sous le poids de l'eau, Lin Zhao-de, qu'il avait choisi pour être l'époux de Précieuse.

Pour comprendre comment un être aussi déchu avait pu s'attirer les bonnes grâces de Wang Chun, il importe que nous relations ici, brièvement, l'histoire de sa famille.

Parmi les affaires que brassait Wang Chun, figurait le commerce des poteries, de la vaisselle fine et des bibelots précieux. Les gens de qualité raffolaient des céramiques, et il n'était duc, comte, haut fonctionnaire ou officier supérieur qui ne fît à intervalles réguliers l'acquisition de blancs ou de bleu-gris aux divines nuances. Or, le père de Lin Zhao-de s'était, dans ce domaine, hissé au sommet de son art. Sa renommée avait très vite dépassé les frontières du Honan pour gagner la Chine entière.

Ayant commencé sa carrière pour ainsi dire au pied de l'arbre, avec un simple foyer creusé dans le sol et recouvert de branchages, il avait gravi le tronc avec une agilité d'écureuil et s'était calé sur le faite aussi sûrement que si on l'y avait cloué. Il n'avait pas tardé à délaisser la misérable cabane dont l'obscurité dissimulait les trésors qu'elle recelait pour une échoppe spacieuse et claire dans une petite rue de Kaifeng où les clients s'étaient mis à affluer.

Il est vrai qu'il jouait admirablement de toutes les possibilités techniques de ses fours en escalier établis dans une arrière-cour, à flanc de coteau. Tantôt favorisant la circulation de la fumée, l'évacuation de la chaleur, l'envol des cendres par une aération généreuse, tantôt les raréfiant par son absence, il s'entendait comme nul autre à précipiter sur ses créations les nuances les plus subtiles de couleur et d'éclat. Maintenir la constance du feu, sélectionner les bois les plus délicats, alterner cuissons « en oxydation » et « en réduction » étaient pour cet homme discret et doux un jeu d'enfant. Les conséquences de son habileté sur les pâtes et les couches étaient miraculeuses : de ses pièces, l'éclat et la suavité ravissaient les connaisseurs les plus exigeants. Réalisant le rêve des potiers depuis l'Antiquité, il conférait à ses céramiques l'apparence, la musique et la pureté du jade.

Après avoir suscité l'intérêt de la cour, le père de Lin Zhao-de ne pouvait qu'éveiller celui d'un commerçant aussi avisé que Wang Chun. Bien qu'il fût avant tout mû par l'intérêt et que faire de l'argent lui fût aussi naturel que manger et dormir, Wang Chun possédait le goût des belles choses et, dans sa demeure, une pièce entière était consacrée aux céramiques du père de Lin Zhao-de.

La première visite de Wang Chun à ce dernier remontait à un après-midi d'hiver, trois ans plus tôt. Son intendant lui avait présenté un assortiment d'objets fabriqués par le génial potier. En contemplant

un vase au couvercle percé de trous, aux contours délicats, sur lequel un décor d'oiseaux et de fleurs avait été subtilement appliqué, Wang Chun n'avait pu retenir un élan de joie et de cupidité. L'homme qui avait créé ce chef-d'œuvre, pensa-t-il, méritait qu'on le soutînt, qu'on le protégéât, mais également que l'on promût son œuvre afin d'en retirer bénéfice. Il s'était bientôt rendu à son atelier, avait fait le tour des pièces exposées, en avait commandé une cinquantaine et fixé à l'artisan un rendez-vous pour le jour suivant.

Le potier vécut cela dans un état second. Sa renommée lui avait certes valu une clientèle nombreuse puisque les gens de la cour, et l'Empereur en personne, lui avaient acheté des œuvres. Ce que Wang Chun lui proposait, toutefois, n'était ni plus ni moins qu'une association. Et s'associer avec Wang Chun, ce qui était le vœu secret de la plupart des commerçants, ne pouvait qu'apporter à l'heureux élu la fortune.

Le potier n'était pas ambitieux pour lui-même. Mais il avait un fils qu'il chérissait et dont il avait espéré faire son successeur. Lin Zhao-de, hélas, n'avait aucun talent pour la céramique. Ses qualités intellectuelles, en revanche, ne faisaient aucun doute. Son père aurait donc aimé qu'il entreprît des études. Mais les études auprès d'un grand maître coûtaient cher et malgré l'argent déjà gagné, l'artisan se rendait bien compte qu'il ne réunirait jamais la somme nécessaire.

L'offre de Wang Chun signifiait donc un avenir radieux pour Lin Zhao-de. Il accepta.

Les mois passèrent, la collaboration entre le commerçant et le potier se déroulait dans l'harmonie la plus complète. De locale, l'affaire de céramique était devenue provinciale, puis nationale. Enfin, le temps approchait où, grâce à sa flotte, Wang Chun allait l'ouvrir à l'exportation. De l'Annam à la Corée, de l'Inde aux confins de l'Arabie heureuse, des pièces créées par le père de Lin Zhao-de s'étaient mises à circuler.

Pour comble de bonheur, le hasard d'une rencontre réunit le jeune homme et la fille adorée de Wang Chun. Le potier avait promis au commerçant un échantillon de ses dernières pièces. Il s'agissait de ces porcelaines au vert tendre appelées « céladons ». Empêché d'y aller en personne, l'artiste avait expédié à sa place son fils.

C'était par une matinée de printemps, toute pareille à celle-ci. Lin Zhao-de n'avait de Wang Chun qu'un aperçu vague nourri de la rumeur générale : celui d'un homme grand et sombre, imposant et sévère, peu loquace et dominateur. Du coup, il s'était imaginé qu'il devait habiter une demeure sobre et noire, dépourvue d'attraits, au fond d'une impasse déserte. Devant les hauts murs courant vers l'horizon, d'où émergeaient des arbres touffus et altiers, il dut réviser son jugement. Un portail au vantail double, épais comme l'huis d'un

temple, interdisait l'accès à ce domaine, qu'un serviteur bâti en athlète gardait avec un zèle farouche. Zhao-de dut montrer patte blanche avant que le gardien ne s'écartât et lui permît d'entrer.

Une fois à l'intérieur, le jeune homme fut saisi d'admiration.

L'allée centrale se perdait dans un dédale que laissait deviner un foisonnement de buissons, d'arbustes, de massifs de fleurs, entre lesquels des plans d'eau où flottaient des nénuphars alternaient avec des entrelacs de rocailles et de mousses.

Zhao-de suivit le gardien, qui avait jailli d'une hutte jouxtant le portail, dans les méandres végétaux. Par instants, des branches basses et des ramures couvertes de bourgeons lui caressaient les épaules. Des plates-bandes montaient des arômes captivants, des parfums subtils, des senteurs délicates et soyeuses. Au détour d'un sentier, la végétation luxuriante fit place à une plaine herbeuse entourant un étang dont l'eau claire paraissait vivante tant les bulles des poissons et les sauts des carpes la remuaient. A quelques pas s'élevait une cime de roches lisses et maigres, entre lesquelles des galeries et des tunnels s'entrecroisaient. Elle aboutissait à un pont miniature, de l'autre côté duquel avait été érigée, entre un ginkgo millénaire et une touffe de bambous, une maison de thé. Partout, les lotus, les glycines, les forsythias rivalisaient de beauté avec les vallons, les grottes, les ravins,

les crêtes et les falaises artificiels de cet univers en réduction.

Enfin, la demeure sertie dans cet écrin apparut.

Juchées sur de hauts terrassements, les nombreuses bâtisses s'articulaient tel un serpent de mer. La porte du bâtiment principal, majestueuse entre deux piliers rouge sombre, ouvrait sur une vaste salle donnant au sud, où Wang Chun recevait ses visiteurs. Chef de famille, il y accueillait également sa parenté. Dans le mur du fond, trois portes de dimensions plus modestes donnaient sur les pièces d'habitation. Peu répandu à l'époque, le choix d'ajouter à l'édifice principal une terrasse, sur laquelle se dressait une salle plus petite, aux parois amovibles, d'où l'on contemplait l'horizon, avait été fait par Wang Chun dans un souci de contrôle permanent des abords immédiats de son domaine. Un serviteur parcourait la terrasse, de jour comme de nuit, et son maître prenait là, tous les après-midi, le thé en compagnie de ses amis et de Précieuse.

Zhao-de avait pénétré dans la demeure comme dans un sanctuaire. Dépourvu d'ambition, du moins sur le plan matériel, il avait pourtant ressenti, l'espace d'un instant, la morsure trouble de l'envie. Malgré le respect qu'il portait à son père, il lui reprochait une modestie qu'il jugeait excessive. Comment : sa collaboration miraculeuse avec le marchand le plus riche de la région lui offrait la possibilité unique, inespérée de se construire une vie confortable, d'habiter une maison digne de son talent et de ses efforts,

de rencontrer des gens importants et gracieux, et il préférait la quiétude effacée de sa cabane, proche de l'atelier dans lequel il exerçait !

Souvent, le soir, observant l'artisan à la dérobée, Zhao-de scrutait son visage hâlé par les longues stations au soleil ou devant le four. Les petits yeux noirs luisaient comme du jais. Tandis que sa mère ravaudait quelque vêtement, son père parcourait de vieux traités de céramique. De ses mains noueuses, cuivrées par les flammes, il tournait et retournait les documents, faisant de longues pauses sur des recettes antiques, hochant parfois la tête, esquissant un sourire d'entendement. On eût dit qu'il poursuivait quelque monologue secret.

On fit patienter Zhao-de, tandis que l'on avertissait Wang Chun. Dans le silence paisible de la grand-salle, le jeune homme se laissa gagner par la sérénité du lieu. Combien agréable devait être l'étude dans ce cadre, au milieu d'un jardin où régnait l'harmonie entre le ciel et la terre, entre les dieux et les hommes !

Le maître de maison parut. Sa haute taille, ses lèvres minces dans un visage impassible, son œil perçant en imposèrent à Zhao-de.

Wang Chun, ce jour-là, était d'excellente humeur. Il fit au fils de son associé l'honneur de sa maison. Ensuite, il l'invita sur la terrasse et commanda que l'on apportât du thé. Sur ces entrefaites, Précieuse, qui avait achevé sa promenade dans la partie du jardin sur laquelle donnaient ses

appartements, entra. Elle et Zhao-de se regardèrent et Wang Chun comprit qu'il s'était produit quelque chose à quoi il ne s'attendait pas.

Dans la Chine des Song, les jeunes gens n'étaient pas libres de leurs sentiments. Il n'était pas question qu'un couple décidât de son avenir sous prétexte d'amour. Il pouvait néanmoins arriver que ce dernier coïncidât avec l'intérêt des familles. Wang Chun entrevit du premier coup l'avantage d'une union entre sa fille et le fils de Lin.

Il avait jugé le père puis le fils aussi sûrement qu'un chasseur expérimenté estime la valeur du gibier. Du premier, il attendait monts et merveilles. Du second, qu'il trouvait beau garçon, vif et intelligent, il pouvait escompter deux choses : qu'il consolidât l'association entre les deux hommes ; qu'il assurât la pérennité de sa lignée par les liens du sang.

Par la suite, Zhao-de fut le bienvenu chez Wang Chun. Précieuse et lui apprirent à se connaître et l'amour, né entre eux au premier regard, s'approfondit. Si bien qu'un jour, Zhao-de encouragea son père à demander pour lui au marchand la main de Précieuse. Le potier, d'abord, hésita. Etre l'associé d'un homme aussi formidable que Wang Chun était déjà assez intimidant. Devenir un membre de sa famille en mariant son fils à la fille du marchand, à laquelle ce dernier tenait plus qu'à la vie, incitait à la prudence. Voyant l'embarras de son père, Zhao-de s'employa à le convaincre. Il lui représenta tout ce que Précieuse signifiait pour lui. Elle faisait

à présent partie de son existence autant que le souffle qui l'animait. Le potier s'inclina. Wang Chun n'émit aucune objection et la date de la première étape fut aussitôt arrêtée.

Le premier rite fut accompli un matin d'automne. Zhao-de, accompagné de son père et de sa mère, se présenta en ambassade et fit sa demande. Wang Chun accorda la réponse imposée par la tradition : « Ma fille a été fort mal élevée. Vous me faites l'honneur de demander sa main, je n'aurai pas l'audace de refuser. » Les conventions sociales ont un sens : ainsi le père déclinait-il d'avance toute responsabilité en cas de mésentente ou d'échec du futur couple. Le jeune homme et les siens revinrent lors d'une deuxième ambassade afin d'obtenir le nom personnel de la fiancée ; ainsi serait-on en mesure de tirer les sorts. La réponse qu'on en attendait fut apportée lors de la troisième ambassade, tandis que la quatrième fut l'occasion des cadeaux rituels. La double peau de cerf et les pièces de soie remises à ce moment-là rendaient les fiançailles irréversibles. La cinquième ambassade fut prévue pour la semaine suivante.

C'est alors qu'intervint le hasard.

Un oncle de Zhao-de, frère cadet de sa mère, habitait Hefei, capitale de la province du Anhui. Cette province de « l'Emblème paisible » alterne des paysages de plaines et de collines, de montagnes et de lacs entre le fleuve Huaihe au nord et le Yangtse

au sud. C'est là que se situent les monts Huang, chantés par les poètes et immortalisés par les peintres pour leur incomparable beauté. A la « Jonction de la rivière de la Fertilité » – tel est le sens du nom Hefei –, au creux d'une montagne, l'oncle de Zhao-de était lui aussi marchand.

Commerçant dans l'âme, il s'était coulé dans ce haut lieu des échanges aussi aisément qu'un poisson dans l'eau. En peu d'années, il était devenu l'un des hommes les plus riches de la ville. Avisé, de goûts simples, il n'avait jamais cherché à éblouir les autres. Il n'avait guère vu son neveu plus de cinq ou six fois, mais il avait conçu pour lui de l'affection et avait été frappé par la vivacité de son esprit.

L'un de ses correspondants lui ayant appris ce qui se tramait entre Wang Chun et la famille de sa sœur, il s'était dit que deux ou trois années consacrées à l'étude et à la réflexion ne feraient aucun tort au jeune homme. Aussi écrivit-il à son beau-frère pour lui proposer d'héberger Zhao-de, le temps pour lui de recevoir des meilleurs précepteurs de Hefei une éducation de premier ordre. L'argent ne constituait pas un obstacle qui dût peser sur la conscience du père Lin : l'oncle en avait en suffisance, ses propres enfants n'étaient plus à sa charge, que son neveu en profitât relevait donc de la bonne entente dans une famille qui se respecte.

On s'accorda donc avec Wang Chun et il fut sursis au mariage le temps que Zhao-de eût terminé ses études.

Les jeunes gens se quittèrent à regret, bien qu'ils n'eussent pas encore eu le loisir de tisser entre eux des attachements durables. Mélancolique et triste, mais plein d'espoir, le jeune homme partit pour Hefei. Il était assez raisonnable pour comprendre qu'il avait beaucoup à gagner en acceptant l'offre de son oncle. Il avait de lui une image un peu floue, mais il se rappelait un homme à la forte carrure, chaleureux et jovial. Il fut accueilli à bras ouverts. L'oncle avait maintenant la soixantaine, ses cheveux étaient presque blancs, ses épaules s'affaissaient légèrement, mais il restait solide. Son rire, discret, spontané, entretenait dans la demeure qu'il avait plantée à l'écart de la ville une atmosphère de cordialité joyeuse qui aida Zhao-de à se sentir chez lui.

L'oncle avait imaginé pour le fils de sa sœur un projet ambitieux et exigeant. Durant une année entière, il se préparerait à l'examen d'entrée à la seule des grandes universités impériales qui fût ouverte aux fils du commun, celle des Quatre Portes. Dans ce dessein, son oncle avait sollicité le concours d'un maître des Classiques et d'un maître dans l'art de la calligraphie. L'examen portait en effet sur l'étude et la critique des textes fondamentaux hérités de Confucius.

La première année que Zhao-de passa sous le toit de son oncle fut une année de sacrifices. Il renonça à rendre visite à ses parents et se contenta d'échanger avec eux un maigre courrier. Ses journées, ses soirées et une partie de ses nuits furent

consacrées à la seule étude. Garçon vigoureux, méthodique et calme, il alternait avec bonheur les instants de repos et les longues heures vouées au travail. Chaque jour semblait couronné par une saine fatigue, semblable à celle qu'éprouve le paysan qui, ayant tracé son comptant de sillons, s'étend, tranquille et satisfait, au bout de son champ.

Ses deux maîtres étaient contents de lui. Les efforts de leur jeune élève, alliés à son intelligence, lui assuraient des progrès sensibles, que chaque jour qui passait permettait de mesurer. La seconde année entamée, Zhao-de envisagea, dans la foulée de ses résultats et l'annonce de son inscription à l'examen de l'Université impériale, de s'accorder un mois de vacances pour aller voir ses parents.

Souvent, il songeait à Précieuse. Elle lui avait écrit deux ou trois fois, et lui, bien que l'image de la jeune fille commençât à s'estomper dans sa mémoire, ressentait de l'exaltation à l'idée de la contempler à nouveau.

La veille de son départ, l'oncle fit irruption dans sa chambre.

Le jeune homme était plongé dans l'étude du *Chou king*. Il s'apprêtait à recevoir son maître de calligraphie et son esprit déjà s'évadait vers un horizon noir et blanc aux contours élégants lorsqu'il vit le visage crispé de son oncle.

— Zhao-de, fit celui-ci d'un ton grave, arrête là ton étude et écoute-moi. Tu es un homme, à présent. Tu n'ignores pas que la vie n'est qu'une

succession d'impressions fugaces, qu'aux joies succèdent parfois des peines, que le Ciel nous impose les unes comme les autres et que la rébellion n'est ici d'aucun secours.

Zhao-de se détourna du manuscrit sur lequel il était penché et observa son parent. Dans ses yeux noirs passèrent des ombres.

— Quel malheur avez-vous à m'annoncer, mon oncle ? Je ne vous ai jamais vu le visage aussi sévère ni ne vous ai entendu prononcer des paroles aussi pessimistes. Parlez, je suis prêt à tout entendre.

— Hélas, répondit le bienfaiteur de Zhao-de, le Ciel est bien cruel, qui me force à étendre sur la sérénité de ton âme le manteau de la désillusion et de la mort. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : tu es désormais orphelin, ô mon pauvre neveu. Ton père n'est plus. Il a succombé à un excès de travail, lui, le plus courageux, le plus appliqué de tous les pères. Il s'est effondré devant l'un de ses fourneaux. Ta mère t'attend. Elle ne mange plus, elle ne dort plus, tant le coup qui la frappe lui fut inattendu et cruel. Le courrier de la poste impériale est de mes connaissances ; il a accepté de t'emmener avec lui. Mais il part ce soir. Tu n'as donc que le temps de préparer tes affaires et de t'en aller. Reviens-nous vite, car en dépit du sort qui te frappe, il n'est pas question que tu abandonnes tes études. Tu as devant toi une route toute tracée, que tu ne saurais renoncer à parcourir.

Zhao-de revint de Hefei trop tard pour voir son père mort. L'incinération avait déjà eu lieu. Sa mère, le visage bouffi d'avoir tant pleuré, se pressa contre sa poitrine.

Comme son mari, elle avait passé sa vie à travailler. Bien que l'artisan eût gagné passablement d'argent depuis son association avec Wang Chun, le couple avait trop vécu dans la simplicité et la parcimonie pour modifier son comportement. D'autant que le père Lin, se fiant aux injonctions du grand marchand, s'était endetté pour agrandir son échoppe et développer son affaire. Il avait emprunté de fortes sommes. Il avait acquis deux nouveaux fours en escalier, ainsi que des pernettes, sortes d'étagères qui permettaient de cuire un grand nombre de pièces à la fois. Il avait fait venir de la matière première de haute qualité et accepté des commandes dont il avait reçu déjà une partie du prix. Toujours encouragé par Wang Chun, il avait fait construire une annexe à sa modeste maison en prévision des petits-enfants que Précieuse

et Zhao-de ne manqueraient pas de leur donner, bien que l'homme d'affaires eût en tête d'inviter son gendre et sa fille à habiter, de préférence, une aile de sa vaste demeure.

Le père Lin mort, sa veuve et son fils durent faire face à une situation inextricable. Les intérêts des sommes empruntées restaient dus, alors que les acomptes obtenus sur les céramiques en commande devaient être remboursés. Wang Chun vit là une occasion inespérée de s'approprier l'industrie de Lin sans avoir à en partager la direction et les bénéfices, hormis un pourcentage modeste qui reviendrait à sa veuve et au jeune homme. Il paya les funérailles de l'artisan, s'occupa des formalités, entoura la mère de Zhao-de de prévenances, puis, un soir, s'en vint la trouver.

— Mère Lin, fit-il sur un ton paternel, ce qui vous arrive est malheureux. Aussi, de par les liens que nos enfants ont tissés entre nos deux familles, je me dois de vous porter assistance.

La vieille femme le regarda. Elle lut dans ses yeux noirs, durs comme de la pierre, une détermination que sa voix profonde et ses paroles rassurantes s'efforçaient de dissimuler.

— Wang Chun, nous ne saurions accepter que vous soyez charitable envers nous. Ce que nous avons, mon mari l'avait obtenu par son travail et son talent.

— C'est précisément de cela que je suis venu vous entretenir, la culpa Wang Chun. Votre mari